ÉVÉNEMENS MÉMORABLES

ET

NOUVELLES DE FALAISE.

Case FRC 3786

Août 1789.

FALAISE, ville de la basse-Normandie, célebre par sa Foire de Guibrai, connue de toute l'Europe, nous offre un exemple terrible de l'orgueil des Nobles, qui ne calculent leur bonheur que sur les distinctions de rang, & non sur la vertu & l'utilité de la société.

Oubliant que la vertu seule fait la vraie noblesse, de certains Gentilshommes ne sont point enflammés de ce desir ardent, de cette soif brûlante de l'estime publique, qui fut toujours la loi suprême des Citoyens honnêtes & des bons patriotes.

Cependant ces Plébeyens, que le Noble orgueilleux mépriſe, parce qu'ils ne sont pas de qualité, plaident ordinairement pour les gens de leur rang, fort ignorants la plus part. En effet, n'est-ce pas du Tiers-Etat que sortent tous les jours d'excellens Avocats, d'habiles Jurisconsultes? Il n'y a rien, dans le Droit, de si embrouillé, qu'ils ne développent; rien dans

M & W 6·465

les Loix de ſi obſcurs, qu'il n'éclairciſſent. N'eſt-ce pas du Tiers-Etat que ſortent les habiles Médecins, qui tiennent dans leurs mains la vie & la ſanté des Nobles? N'eſt-ce pas du Tiers-Etat que ſortent les Héros, les Défenſeurs de l'Etat?

M. de Saint-Germain, Gentilhomme de Falaiſe, ne ſe croyant point né pour la défenſe de la Patrie, n'embraſſoit point l'état Militaire, il aimoit mieux ſe diſtinguer par les plus beaux chevaux, & par l'équipage le plus brillant & le plus leſte de la Ville. Il ignoroit que le mérite éclatant des ayeux étoit une eſpece de flambeau, à la faveur duquel on découvre l'ignominie des deſcendans.

Ne pouvant donc ſouffrir l'égalité de rang, dans l'heureuſe révolution qui vient de s'opérer dans toute la France, il refuſa la cocarde d'union que lui préſentoient les Bourgeois.

Tout bouffi d'orgueil & gonflé d'ambition de ſe voir aſſimiler à des Citoyens vertueux qui préferent l'honneur à une Nobleſſe ſans mérite, ce Gentilhomme monte dans ſon fénil, malgré les ſages remontrances de M. de Morell, ſon beau-frere, dont le mérite perſonnel ajoute un nouveau luſtre à celui qu'il tire de ſes glorieux ancêtres.

L'on croyoit que M. de Saint-Germain n'étoit monté dans ſes greniers que pour éviter le

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

mécontentement des Bourgeois, juſtement courroucés de ce lâche mépris, & que la réflexion le rendroit à lui-même. Mais il en arriva bien autrement, M. de Saint-Germain jugea à propos de ſuccomber à l'indigeſtion du vil orgueil qui l'oppreſſoit, & il termina ſes jours en ſe coupant la gorge.

Détail général de ce qui s'eſt paſſé à Falaiſe.

L'on mande de cette Ville, par une Lettre du 2 Août, que la populace s'étoit emparée de toutes les portes, les avoit entiérement détruites, ainſi que les Corps-de-Garde, & elle s'étoit ſaiſie des régiſtres des Portiers, qui font payer les entrées; enſuite elle avoit été chez M. de Vertonville, Directeur des Aides, où elle avoit tout briſé. Elle jetta par les fenêtres tous les papiers & régiſtres qu'elle trouva chez ce Directeur, en fit un monceau, où elle mit le feu, pour l'offrir en holocauſte à la Patrie.

Comme la cave de ce trop ſévere Financier étoit bien garnie de vin, la populace y paſſa la nuit à boire & à vider ſes futailles.

Le lendemain elle ſe tranſporta au Bureau des Gabelles, où elle fit la même cérémonie, & enſuite elle mit le ſel *à ſix ſols la livre.*

Comme ce déſordre augmentoit de plus en plus, & qu'il pouvoit devenir très-dangereux,

M. de Morell, Comte d'Aubigny, Gouverneur des Fortereſſe & Château de Falaiſe, ſe mit à la tête de la Bourgeoiſie, à qui il fit diſtribuer des armes, & donna la chaſſe à cette canaille, qui ſe livroit aux plus grands excès.

Enſuite cete ligue ſe répandit dans les campagnes pour y mettre les Seigneurs à contribution, s'emparer de leurs Archives & de leurs Chartriers, brûler leurs papiers, & commettre des violences, ſi l'on s'oppoſoit à ſes deſſeins. Elle ſe propoſoit encore de détruire tous les colombiers.

Mais la généreuſe & patriotique réſolution de M. le Comte d'Aubigny, nommé Colonel de la Bourgeoiſie, a réuni ſous les drapeaux du patriotiſme, des Bourgeois & des Gentilshommes diſtingués, qui ſe font gloire de ſuivre ſes traces, entr'autres M. Fouquet, MM. d'Ecajeul, de Bras-de-Fer.

Il n'y a plus de diſtinction entre le Seigneur & le Payſan, le Noble & le Roturier; l'on décerne la palme à celui qui marque le plus de zele, de vertu & de courage pour la cauſe publique.

M. le Comte d'Aubigny ſe ſignale par une ardeur toujours active, toujours préſente. Il ne néglige rien pour purger la Ville & la campagne de ces fléaux pernicieux, pour réprimer leurs brigandages. C'eſt à ſa vigilance que l'on

doit la conſervation de l'Abbaye de Villers-Canivet, que ces Nomades vouloient détruire & incendier.

Ce brave Général ſe tranſporte, avec des piquets compoſés de Gentilshommes & de Bourgeois, dans tous les greniers où il croit qu'il y a du grain, afin de ramener l'abondance dans notre Ville.

Le ſalut de ce pays ne peut être confié en de plus dignes mains; & nous commençons à jouir d'un repos deſiré, ſous l'égide & la protection de ſa vigilance.

Sa préſence eſt pour nous un tréſor précieux qui aſſure notre tranquillité.

Les Nobles commencent donc à revenir de leurs préjugés gothiques, & à croire que le plus vertueux des hommes doit en être le premier.

Si un Gentilhomme nouveau, comme M. Segris de Noirville, mépriſe les Bourgeois, il eſt obligé de fuir, & la populace, pour ſe venger de ſon arrogance, a mis le feu à ſon Château. Mais la ſageſſe de notre Colonel & ſa prudence nous mettront à l'abri de ces incendiaires, qui ſe vengent ſur les choſes, ne pouvant ſe venger ſur les perſonnes.

L'on ne dira plus que le Gentilhomme reſſemble à l'œuf de l'aſpic qui, paroiſſant fort agréable au dehors, à cauſe de la diverſité des

couleurs dont la nature a pris plaiſir de le peindre, garde au dedans un poiſon mortel, duquel on voit naître avec le temps un ſerpent vénimeux.

C'eſt avec bien de la douleur que nous publions la fin tragique de M. de Saint-Germain, mais cela fait connoître combien l'orgueil eſt ancré avant dans le cœur de certains Nobles, entichés d'un vain nom, que ſouvent ils déshonnorent par leur conduite.

La diſtinction que nous faiſons entre M. de Saint-Germain & M. de Morell, ſon beau-frere, & notre empreſſement à donner de juſtes éloges à ce dernier, prouve que nous agiſſons ſans partialité, & que la vertu a ſeule des droits à notre louange.

Les vers ſuivans peignent l'humanité toujours bienfaiſante de M. de Morell, ancien Mouſquetaire, & on ne peut en faire une plus juſte application :

Le véritable riche eſt des pauvres l'appui ;
Il voit dans l'indigent un homme comme lui ;
Quand ſa piété tendre adoucit la miſere,
Son cœur compatiſſant croit ſoulager un frere,
Dût-il même obliger des traîtres, des ingrats,
Ses bienfaiſantes mains ne ſe fermeroient pas.

Nous avons vu jusqu'où le vil orgueil de l'esprit humain peut pousser une passion extravagante. Puisse l'exemple funeste de M. de Saint-Germain faire impression sur tous les Nobles, & être le dernier des annales de l'orgueil & d'une vanité déplacée !

Les Nobles commencent à connoître que les Enfans des Grands-Hommes ne sont pas toujours les héritiers des vertus & des talens de leurs peres. Il est rare même que deux hommes d'un grand mérite se succedent immédiatement dans une famille.

Convaincue de cette vérité, la Noblesse ne pensera plus que le défaut de naissance soit nn sujet de reproche, sur-tout quand il est remplacé par le mérite ; de même la Noblesse n'est digne d'aucune louange, lorsqu'elle est obscurcie par les vices.

L'humanité ne finira plus où commence la grandeur ; l'élévation ne troublera plus le repos des Grands ; la prospérité n'enflera plus leur cœur, n'altérera plus leur probité ; ils seront toujours égaux à eux-mêmes, toujours modestes, malgré l'aggrandissement de leur fortune. Ils ne changeront pas de mœurs ; ils ne se fatigueront point à rechercher dans les siecles passés la suite de leurs peres. Peut-on savoir d'ailleurs, pour parler avec un Ecrivain moderne, si le sang de ses ayeux est passé jusqu'à lui de Lucrece en Lucrece ?

649

Tous les hommes sont citoyens, tous les citoyens sont égaux, le patriotisme les unit, & la vertu seule peut les distinguer.

FIN.

Permis d'imprimer,

FORTIN DE MELLEVILLE.

De l'Imprim. de CAILLEAU, rue Gallande, N° 64.